



**Trop, c'est trop**  
Jean-Patrick BEAUFRETON

Collection « Fait divertissant » 25 octobre 2021

Illustration : Pixabay – Daniel Reche



Œuvre mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons 4.0 International.  
Pas d'utilisation commerciale ; partage dans les mêmes conditions.

La rue semble déserte, somnolente, endormie. L'homme va et vient, une âme en peine ; visiblement, il hésite. Regardant à droite, à gauche, sans parvenir à se décider. La maison qu'il scrute avec insistance ressemble à toutes les autres alignées le long du trottoir, des pavillons coquets aux murs blancs. La seule différence est le jardin mal entretenu, des pas marquent le sol, des mégots ont grillé l'herbe. Il examine devant, inspecte derrière, surveille encore et encore. La façade qui l'attire n'est éclairée que par un néon blafard.

Pourquoi traîne-t-il, avec une allure aussi incertaine ? Il redoute tout à la fois un accueil moqueur, pour le moins narquois, et se demande comment exposer son cas hors du commun.

— Si je m'explique mal, ils vont se foutre de ma gueule... et ils auront bien raison ! se répète-t-il à en forger une certitude.

Le fronton et le drapeau tricolore indiquent le lieu : Police nationale. La formule l'excite sans l'impressionner. Mais quel autre choix se présente à lui ? Aucune autre porte à pousser pour se faire entendre.

Enfin, il se résout à franchir le seuil.

— Bonjour, Monsieur, c'est pour quoi ?

— Je voudrais parler... à... enfin de... ou plutôt demander...

Martin, l'agent de faction, est sensibilisé à de telles situations confuses. Pour mieux les assumer, il a suivi des stages, d'initiation d'abord, d'amélioration ensuite ; il ne lui reste plus que le module de maîtrise des accueils difficiles. Il n'a jamais rencontré de pareils cas dans le travail quotidien, pour appliquer ce qu'il a appris dans les sessions. Il vit enfin un vrai problème, un réel, en grandeur nature, dans la réalité

des faits. Ce n'est plus un jeu de rôles entre collègues, avec le formateur qui corrige, dans le confort tranquille d'une salle aménagée, avec une mise en scène théâtrale et l'impression que la vie permet les erreurs. Non, là, c'est du direct, du live, du vécu !

Martin songe à ce qu'il a retenu : avant tout de la patience, du doigté, de la bienveillance, de l'empathie. Ne pas brusquer la personne en détresse, vérifier simplement si elle n'est pas en état d'ébriété et mesurer si elle est en possession de ses facultés mentales. Il a relu plusieurs fois les conseils écrits dans le manuel ! Il les a soulignés aussi au crayon, quand le formateur les exposait. Et maintenant, il lui reste à les mettre en pratique.

— Vous souhaitez parler à quelqu'un en particulier ?

— Non, euh... personne ! Je ne pensais pas...

Aïe, se dit l'agent, j'ai loupé le coup, je n'ai pas utilisé la bonne formule. Il se braque, je n'aurais pas dû lui demander s'il veut quelque chose, il n'attend rien, il vient demander... C'est logique ! Si le formateur était là, il arrêterait tout et me dirait le bon comportement à adopter, la bonne attitude. Il dirait aussi à cet individu comment il doit répondre pour que je le comprenne mieux. Mais là, je suis seul et je dois récupérer la confiance de la « personne en détresse ». Par moi-même. Comme c'est expliqué dans le manuel. Allez, ne baisse pas les bras, lance-toi.

— Si vous préférez entrer et vous asseoir, je vais appeler l'officier de service. Il va vous auditionner...

— Auditionner ?... Je n'ai aucun aveu à faire... mais plutôt... une... des... une demande... oui, c'est ça : une demande.

— C'est bien ce que je voulais dire ! Mais vous savez ? on a nos expressions toutes faites... l'essentiel est de bien vous comprendre.

Ah, voilà une technique du deuxième stage : soutenir la personne en détresse en lui laissant entendre qu'elle a raison et qu'elle est tout à fait comprise. Quand ça marche, elle se calme et ça désamorce le « conflit latent ». Les termes sont écrits en gras, en majuscules, entre guillemets pour montrer leur spécificité. La bonne pratique est détaillée dans le manuel, c'est pour dire son importance !

Martin fait entrer l'homme dans une pièce vide, à côté du comptoir pour ne pas donner l'impression d'être dans le commissariat, une simple lumière au néon, un seul bureau en métal avec une chaise de chaque côté et, pour décorer le tout, l'affiche d'une policière souriante au mur jaunâtre. Aucun papier sur le bureau, pas même un stylo ou une lampe, rien ! Presque un salon comme dans les pavillons aux alentours, dit le chef quand il fait visiter son commissariat.

— Je préviens l'officier de service. Vous voulez un café ?

— Euh... non, merci... Ou plutôt oui... oui s'il vous plaît ?

— Je vous l'apporte tout de suite.

Ouf, pense Martin, je m'en suis bien sorti. Quand je raconterai ça au chef demain, il verra que les stages servent à quelque chose. Si tout continue comme ça, je pourrai lui demander de m'inscrire au dernier module.

— Bonjour, monsieur. Je suis l'inspecteur Clément.

L'officier a la carrure d'un joueur de rugby ou d'un culturaliste. Pas un de ces gringalets qui déambulent dans les rues à coller des PV sur les pare-brise. En le croisant, on comprend l'expression « force de l'ordre ».

— Vous avez demandé à me rencontrer pour... une demande ?

— Oui, enfin...

— Comme vous le voyez, il n'y a que nous dans la pièce, aucun papier avec moi. Si vous estimez que c'est suffisant, vous pouvez vous confier, tout restera entre nous. Si vous préférez faire une démarche officielle, nous irons l'enregistrer, mais seulement après, avec la paperasse adéquate.

— Une démarche ! Oh, non... je ne vois pas laquelle... c'est une demande... juste une demande !

— Alors, je vous écoute.

Martin se demande ce qu'il se passe dans la pièce d'à-côté. Depuis trois quarts d'heure, l'inspecteur s'entretient avec l'individu qu'au premier coup d'œil, il aurait qualifié de « troublé » et de troublant. Pendant ce temps, l'officier n'a réclamé ni papier, ni formulaire. Ce n'est pas commun. D'ordinaire, après dix minutes, l'agent est appelé pour fournir un Cerfa quelconque ; sinon, après quinze minutes maximum, la question est close ; ils sortent et au-revoir. Là, rien ! Martin poireaute.

Dans le quartier pavillonnaire, quelques mobylettes troublent le voisinage. La nuit offre la langueur monotone du bercement des cœurs.

— Si la seule affaire de la soirée n'est pas une vraie affaire, où va-t-on ? songe l'agent de faction.

Dans un mouvement lent, la porte du bureau s'ouvre et l'officier parle avec fermeté :

— On se comprend bien, monsieur Alice : j'accepte ! Mais à titre exceptionnel. Je vous mets en cellule en attendant la décision du magistrat...

Puis se tournant vers l'agent, sans respirer, il continue :

— Martin, tu regardes si la cellule de dégrisement est propre. Tu y mets monsieur Alice. Il va y patienter le temps qu'il faut...

L'agent sent l'officier nerveux. Il s'exprime en phrases précipitées, pour empêcher d'être happé par une autre envie, pour occuper un vide immense. Au dernier stage, Martin a appris à reconnaître ce symptôme chez les personnes en désarroi : elles combent le vide par des paroles à foison, en cascade. Pas le moment de cogiter, il attrape la clé, trottine vers le fond du couloir, ouvre la porte, jette un rapide coup d'œil avant de laisser entrer monsieur Alice qu'il dévisage avec anxiété. Puis il laisse glisser la lourde porte sur ses gonds, se demandant un instant s'il doit fermer la serrure, il opte pour l'affirmative en l'absence d'un ordre négatif et circonstancié.

Quand il revient dans l'accueil, l'officier hoquette de rire, étouffe ses spasmes, s'essuie les yeux.

— Le con ! ah ! le con... J'en ai vu... mais à ce point-là... il a sa place réservée dans tous les dîners de cons.

— Qu'est-ce qu'il se passe, inspecteur ?

— Ce qu'il se passe. Tiens-toi bien, tu ne vas pas me croire. Ce bonhomme tenait absolument à ce que je le coffre pour ne pas rentrer chez lui...

Martin ouvre des yeux immenses ; les gens qui demandent à être incarcérés sont rares, toujours des sans-domicile fixe ou des pochards, pas des hommes comme celui qu'il vient de boucler.

— Tu as vu à son pied ? Il a un bracelet électronique et il est obligé de rester chez lui 24 heures sur 24, 7 jours sur 7. Seulement chez lui, il n'est pas seul : il a toute la famille, avec la mama à la tête... Et il n'en peut plus, la galère et le baigne réunis ! Voilà ce qu'il m'a raconté pendant une heure, tous les détails de ses tortures de mari.

— Ses tortures de mari ! la première fois que Martin entend cette expression.

— La nuit dernière, écoute bien, il n'a rien obtenu comme récompense conjugale de sa moitié. Et le jour, elle le contraint à passer l'aspirateur ou la serpillière, faire le ménage, la cuisine, le repassage et toutes les tâches ménagères. Il pensait que chez lui, ce serait dur de ne pas sortir ; il s'aperçoit que le plus dur, c'est de rester !

— Et alors qu'est-ce qu'il a demandé ?

— Tout bonnement de retourner en tôle ; là où il aurait dû aller si son avocat ne l'avait pas bien défendu. Il est convaincu que là-bas, il pourra dormir, se promener, discuter avec les copains, avoir une vie normale de prisonnier !

— Vous ne pouvez pas le coffrer sur simple demande.

— Il est sorti de chez lui malgré son bracelet ; donc il est hors de son aménagement de peine... J'ai appelé le procureur, il est OK : on le coffre dès que le fourgon se pointe !

Clé de lecture : <https://www.ouest-france.fr/europe/italie/italie-assigne-a-residence-il-ne-supporte-pas-la-vie-avec-son-epouse-et-demande-a-aller-en-prison-8017ad24-34b5-11ec-8358-3d9f0f46f467>

Trouvant insupportable la cohabitation forcée avec son épouse et sa famille, un homme assigné à résidence en Italie pour des affaires de drogue a demandé à rejoindre une prison...